

## Le trauma et l'indicible, ou de la nécessité de (ré) écrire le récit de l'avortement dans *Les armoires vides* et *L'événement* d'Annie Ernaux

*Eftihia Mihelakis*

Université McGill

*[Plusieurs travaux se sont penchés sur la question de l'indicible du trauma dans la littérature de l'après-guerre (Shoah, Hiroshima et Nagasaki). Maintes études ont aussi été consacrées, concernant les textes d'écrivain(e)s contemporain(e)s, à la nécessité d'écrire le trauma comme moyen thérapeutique ou curatif. Cependant, peu de travaux se sont intéressés à mettre en relief la notion de réécriture du trauma de l'avortement chez Annie Ernaux. Or, chez elle, la répétition d'une même trame historique est un schème fondamental puisqu'elle publie, en 1964, le roman *Les armoires vides* et, en 2000, le témoignage autobiographique *L'Événement*. Si, chez Ernaux, la nécessité de répéter se transpose dans la narrativisation en double d'un même événement traumatique indicible (l'avortement), c'est qu'il n'est pas suffisant que le trauma soit écrit une seule fois : il nécessite une réécriture, une duplication scripturale. C'est à partir de cette constatation que nous nous proposons de penser la nécessité de réécrire le trauma comme moyen de le gérer.]*

Dans son *Histoire*, Hérodote raconte qu'un soldat athénien de la bataille de Marathon, nommé Epizélus, était devenu aveugle à la vue de son ennemi, un soldat perse « pesamment armé, dont la barbe ombrageait tout son bouclier; que ce spectre le passa<sup>1</sup> », tuant violemment d'un coup d'épée son camarade. Or si la vue de ce soldat perse, occasionne chez le soldat grec une cécité permanente, une blessure corporelle, est-ce parce qu'il y a des événements qui dépassent nos capacités de gestion et de compréhension ? Le trauma (gr. *trauma*, *traumatikos*, blessure) est souvent défini dans la glose médicale comme étant un trouble

---

<sup>1</sup> Hérodote, *Histoire*, trad. du grec par Larcher ; avec des notes de Bochart, Wesseling, Scaliger [et al.], Paris, Charpentier, 1850, t. 2, p. 57-58.

somatique ou psychique plus ou moins durable déterminé par une lésion organique ou une émotion intense qui pousse parfois le sujet à chercher refuge dans l'hypocondrie ou l'alcoolisme. Nous sommes amenés à penser que la scène immédiatement vécue d'un événement traumatogène<sup>2</sup> provoque chez l'individu une impuissance, une impossibilité de gestion qui surgit involontairement de façon somatique ou psychique comme si cet événement débordait les capacités de compréhension, de gestion du sujet. Freud précise à cet effet que c'est

une expérience vécue qui apporte, en l'espace de peu de temps, un si fort accroissement à la vie psychique que sa liquidation ou son élaboration par les moyens normaux ou habituels échoue, ce qui ne peut manquer d'entraîner des troubles durables dans le fonctionnement énergétique<sup>3</sup>.

L'événement est vécu comme un trop-plein qui dépasse et déstabilise l'état d'équilibre, d'homéostasie du sujet. La vue obstruée d'Épizelus, ne serait-elle donc pas un effet physiologique, physique de ce trop-plein psychique, de cette « décharge entravée »<sup>4</sup> causée par le trauma?

La question du trauma a depuis Hérodote beaucoup évolué. Plusieurs critiques, littéraires, historiques et psychanalytiques, tel que Cathy Caruth, Dominik LaCapra et Judith Herman, respectivement, se sont penchés sur celle-ci, et plus spécifiquement sur son effet destructeur. Ils semblent s'entendre sur le fait que le trauma engendre, chez le sujet qui le vit, une réaction similaire à celle signalée par Hérodote : l'incapacité de le gérer. S'il provoque une réaction qui dépasse les capacités de gestion du sujet, c'est que le trauma est de l'ordre de l'incompréhensible, mais plus encore de l'indicible. Comme l'explique Herman, « [t]he ordinary response to atrocities is to banish them from consciousness. Certain

---

<sup>2</sup> Il sera souvent employé comme épithète du nom événement. Il signifiera naissance du trauma (gr. *trauma*, blessure; gr. *genos*, origine), plus spécifiquement scène causant, produisant chez l'individu un, le trauma.

<sup>3</sup> S. Freud, cité dans L. – M. Morfaux, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 1980, p. 373.

<sup>4</sup> S. Freud, « Manuscrit E » [1894], In. *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 82.

violations of the social compact are too terrible to utter aloud: this is the meaning of the word *unspeakable*.<sup>5</sup> » Dès lors, nous sommes portés à poser les questions suivantes : Quels seraient les facteurs étiologiques de cette incapacité de dire le trauma? Quels sont les effets du trauma indicible qui ont été enregistrés dans les études scientifiques ?

*Prolégomènes du trauma : un travail d'écriture nécessaire*

Les maintes études qu'a effectué Robert Jay Lifton à propos du trauma historique tel que celui de la Shoah, de Hiroshima, de la guerre du Vietnam, réitérent cette impossibilité de dire le trauma, tout comme l'a mentionnée Herman. Le trauma s'apparenterait moins à un événement d'une violence physique incommensurable. Selon lui, la puissance dévastatrice du trauma surgit plutôt de sa capacité à produire une rupture de sens<sup>6</sup>, vécue chez le sujet comme une désymbolisation existentielle. En effet, l'impossibilité de comprendre le trauma, de lui donner un sens, serait la cause principale d'un schisme psychosocial. Mais comment le sujet est-il d'abord incapable de nommer la trop grande blessure? Comment vit-il une fracture psychique et sociale et un sentiment de non-existence? De quelle façon le sujet intériorise-il la négativité de l'événement traumatique et, surtout, de comment parvient-il à en liquider sa violence?

D'abord, si la réaction naturelle au trauma est l'incapacité de le dire, c'est parce que celui-ci est événementiel. Aboutissant à un résultat dont l'importance pour l'individu qui le vit est plus élevée qu'un simple fait anodin de son existence, l'événement est plus qu'une occurrence, qu'une circonstance, qu'un fait. Il est calamité, catastrophe, désastre, chose qui accroche et déstabilise le sujet qui l'a vécu.

L'étiopathogénie de la névrose traumatique est événementielle. L'événement est un traumatisme psychique violent, soudain, vécu comme un danger extrême, menaçant l'intégrité physique

---

<sup>5</sup> J. Herman, *Trauma and Recovery*, New York, Basic, 1992, p. 1.

<sup>6</sup> C. Caruth, « Interview with Robert Jay Lifton », *Trauma : Explorations in Memory*, p. 153.

du sujet et dans un contexte d'insuffisance de moyens pour y faire face avec une absence de secours venant de l'extérieur.<sup>7</sup>

C'est pourquoi la proximité conceptuelle du trauma et de l'événement révèle l'incapacité profonde du sujet à s'en distancier, s'en défaire, ou tout simplement dit, à en parler. La crise langagière octroie au sujet la capacité de saisir le sens de l'événement, la vérité de l'événement traumatogène. Dès lors, l'intérêt de la théorie psychanalytique se dévoile dans la manière dont elle instaure, chez le sujet, le travail de possession, de réappropriation de cet événement, *a priori*, inaccessible dans et par le langage. Car, si la psychanalyse s'intéresse moins à la validité historique de l'événement traumatique, elle aide à instaurer, chez le sujet, la capacité de dire sa vérité, de témoigner d'un événement qui lui était, à l'origine, inatteignable, fuyant, car vécu de trop proche :

It was the very circumstance of *being inside the event* that made unthinkable the very notion that a witness could exist.... The historical imperative to bear witness could essentially *not be met during the actual occurrence*<sup>8</sup>.

Dori Laub justifie l'anéantissement du dicible par la distance qui sépare le sujet de l'événement vécu. Dire la blessure du trauma dans l'immédiateté de son expérience est irrémédiablement voué à l'échec, à une impossibilité langagière, car l'événement existe en-dehors du sens que peut lui apporter un sujet. Dans le sillage des écrits psychanalytiques sur le trauma, Janet tente d'expliquer le démantèlement de la parole qui s'opère chez le sujet. Il précise que puisque les souvenirs du sujet ayant vécu un trauma n'appartiennent pas à son corpus mémoriel, il serait incapable de dire l'événement lors de sa réalisation.

[Normal memory,] like all psychological phenomena, is an action; essentially it is the action of telling a story. [...] A

---

<sup>7</sup> Y. Ranty, *Les somatisations*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 100.

<sup>8</sup> Dori Laub. 1991. « No One Bear Witness to the Witness », In *Testimony : Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, cité dans Cathy Caruth, « Introduction », *Trama : Explorations in Memory*, Baltimore ; Londres, The Johns Hopkins University Press, 1995, p. 7.

situation has not been satisfactorily liquidated [...] until we have achieved, not merely an outward reaction through our movements, but also an inward reaction through the words we address to ourselves, through the organization of the recital of the event to others and to ourselves, and through the putting of this recital in its place as one of the chapters in our personal history. [...] Strictly speaking, then, one who retains a fixed idea of a happening cannot be said to have a “memory” [...] it is only for convenience that we speak of it as “traumatic memory”<sup>9</sup>.

Pour emprunter le terme de Janet, la mémoire traumatique ou l’histoire de l’événement indicible, c’est plutôt une idée fixe qui plane dans un lieu *ex-tempo* et *ex-spatium*. Les souvenirs de l’événement ne sont pas encodés comme les souvenirs normaux car ils n’existent pas dans la trame historique du sujet. Étant non-verbaux et non-linéaires, les souvenirs sont difficilement intégrés dans l’histoire d’une vie personnelle. En effet, Janet insiste sur la notion de rupture entre deux entités mémorielles: celle qui appartient à une histoire et celle qui se voit refuser le droit d’accès. Ainsi, l’expérience traumatique produit une rupture de sens, rupture d’ordre herméneutique et/ou phénoménologique : « sens » entendu comme *sens de l’existence* dans la mesure où « l’existence, [...], c’est le mouvement par lequel l’homme est au monde, s’engage dans une situation physique et sociale, qui devient son point de vue sur le monde<sup>10</sup> »; ce sens c’est le sens de l’histoire, de son histoire. C’est ainsi que le trauma signale une rupture du sujet avec le monde ; c’est comme un schisme imaginaire où le monde stable et cohérent d’avant le trauma est irrémédiablement séparé de celui d’après. Voilà la raison pour laquelle l’événement est vécu comme une perte de sens, une dislocation entre le sujet et son histoire.

[L’]expérience traumatique, dans son surgissement comme dans sa perpétuation, provoque un bouleversement profond de l’être, dans ses rapports avec l’autre, le monde extérieur et lui-même. Le patient traumatisé ne se reconnaît plus, il n’est plus comme les autres, il est comme aliéné, figé dans une temporalité et dans

<sup>9</sup> P. Janet, *Psychological Healing* [1919], vol. 1, trad. E. Paul et C. Paul, New York, MacMillan, 1925, p. 661-63.

<sup>10</sup> M. Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Paris, Nagel, 1947, p. 124-125.

la difficulté voire l'impossibilité de donner un sens à ce qui lui arrive<sup>11</sup>.

Une conséquence majeure du bouleversement auquel fait référence Chidiac, dont l'effet majeur serait la paralysie spatio-temporelle ou l'impossibilité de donner un sens à son existence, se manifeste concrètement par l'intrusion répétitive et involontaire de souvenirs.

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Freud et Breuer expriment cette idée de répétition involontaire dans leur théorie de la psychanalyse du trauma, – et surtout de l'hystérie – où ils s'intéressent à la gestation des souvenirs involontaires dans le cadre des troubles psychiques<sup>12</sup>.

Freud called the repetition compulsion those re-enactments in the present of psychic events that have not yet been safely consigned to the past, that retain the visual and affective intensity of lived (rather than remembered) experience, and that disrupt the unruffled present with flashbacks and terrifying nightmares, intrusive fragments of an unknown past that exceeds the self's (relatively) coherent and integrated story about itself.

Si nous nous appuyons aussi sur d'autres études psychanalytiques – nous pourrions penser à Yves Ranty<sup>13</sup>, pour en nommer qu'un –, qui font aussi référence aux types de répétitions involontaires<sup>14</sup>, c'est que la notion de répétition involontaire semble être un effet incontournable lorsque nous parlons de trauma. Dans le sillage des écrits sur le trauma, ce qui ressort indubitablement c'est l'impossibilité de liquider la charge traumatique, qui gît au cœur de l'existence du sujet sous forme de souvenirs répétitifs, par la parole. En effet, « [l]e traumatisme psychique est un effondrement [...] du sens et des significations autrefois échangées, stabilisées,

---

<sup>11</sup> N. Chidiac, « Trauma et créativité : exemple de l'atelier d'écriture », *Traumatismes psychiques : prise en charge psychologiques des victimes*, Elsevier, Masson, 2007, p. 174.

<sup>12</sup> S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, p. 8.

<sup>13</sup> Y. Ranty, *Les somatisations*, p. 95.

<sup>14</sup> « les symptômes de la névrose d'angoisse, les symptômes psychonévrotiques et les symptômes psychosomatiques (cardio-vasculaires, digestifs, cutanés) », Y. Ranty, *Ibidem.*, p. 95.

dont l'immense treillis se prêtait généralement à tous<sup>15</sup>. » Le sujet ressent cet arrêt du développement normal de sa vie par la gestation répétitive et involontaire de souvenirs du trauma, comme une crise, comme une rupture débordante de sens. Si le sentiment de rupture instauré par le trauma se manifeste par la gestation répétitive et involontaire, par un débordement incontrôlable de souvenirs, comment le sujet parvient-il à liquider la charge traumatique, à reprendre possession de son histoire ?

Inaugurée par Freud et Breuer, une alternative équivalente et nécessaire de l'acte de catharsis serait la cure par la parole lors de séances de psychothérapie par hypnose.

La réaction du sujet qui subit quelque dommage n'a d'effet réellement « cathartique » que lorsqu'elle est vraiment adéquate, comme dans la vengeance. Mais l'être humain trouve dans le langage un équivalent de l'acte, équivalent auquel l'affect peut être « abrégé » à peu près de la même façon. [...] Quand cette sorte de réaction par l'acte, la parole, [...] ne se produit pas, le souvenir de l'événement conserve toute sa valeur affective<sup>16</sup>.

L'hypothèse qui se dégage est celle d'une thérapie par l'instauration d'un échange langagier instigué par le thérapeute. En soumettant la femme hystérique à l'hypnose, et en lui posant des questions, ils l'obligent à retrouver ses souvenirs traumatiques et à les verbaliser, à leur donner un sens. En d'autres mots, la verbalisation détaillée et répétitive enclencherait, selon Freud et Breuer, la cessation totale des symptômes hystériques. Ainsi, le précisent-ils :

*A notre très grande surprise, nous découvrîmes, en effet, que chacun des symptômes hystériques disparaissait immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale. [...] Il faut que le processus psychique*

<sup>15</sup> C. Barrois, *Les névroses traumatiques*, Paris, Édition Dunod, 1988, p. 169.

<sup>16</sup> S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, p. 5-6.

originel se répète avec autant d'intensité que possible, qu'il soit remis *in stadium nascendi*, puis verbalement traduit.<sup>17</sup>

L'expression « talking cure », qu'Anna O baptisa, exprime astucieusement ce désir de faire ressortir, de ramener à la surface, par la parole, les désirs inconscients, refoulés qui s'articulaient lors des symptômes hystériques, mais qui demeuraient jusque là incompréhensibles pour le sujet qui les ressentait. En traitant la question des névroses du trauma, Freud et Breuer stipulent qu'un remède à l'hystérie est possible grâce aux représentations successives et répétées du trauma indicible dont le refoulement causerait sa pathologie. Même si ses travaux éclairent l'importance d'une catharsis à l'aide de mots, ils s'en tiennent, cependant, à la sexualité féminine et ignorent l'importance que peut avoir le contexte social sur l'individu.

[T]he exploitative social context in which sexual relations actually occur became utterly invisible. Psychoanalysis became the study of the internal vicissitudes of fantasy and desire, dissociated from the reality of experience<sup>18</sup>.

Professeure en psychiatrie clinique et spécialiste en études du trauma, Judith Herman réitère l'importance des méthodes thérapeutiques par les mots, mais elle élargie le terrain de la compréhension en y soumettant des explications d'ordre socio-historiques. Ses travaux démontrent que le trauma n'est pas seulement vécu de l'intérieur ; il ne vit pas seulement une fracture psychique : « traumatic events have primary effects not only on the psychological structures of the self but also on the systems of attachment and meaning that link individual and community<sup>19</sup> ». Ainsi, nous estimons nécessaire de ne pas ignorer le contexte psychosocial du sujet. Car, à travers les mots de la cure, le sujet, attentif à donner un sens à sa propre souffrance, à comprendre « pourquoi ça souffre », tente d'évoquer, de mettre en scène, l'événement qui a fondé sa déchirure psychosociale.

---

<sup>17</sup> S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, p. 4.

<sup>18</sup> J. Herman, *Trauma and Recovery*, p.14.

<sup>19</sup> J. Herman, *Ibidem.*, p. 51.

Quoique notre intérêt se porte sur les façons dont le trauma est intrinsèquement lié aux notions psychosociales de rupture et de « catastrophe », nous trouvons indispensable de questionner comment le sujet arrive à liquider la charge traumatique par les mots, mais plus encore par la narration d'une histoire, car « [t]rauma seems to be more than a pathology, or the simple illness of a wounded psyche : it is always the story of a wound that cries out, that addresses un in the attempt to tell us of a reality or truth that is not otherwise available<sup>20</sup>. » Le trauma n'est plus une simple pathologie ; c'est l'histoire d'une voix qui nous raconte l'indicible. La narration semble être le lieu privilégié de dissémination cathartique du trauma ; ce lieu, ce texte, c'est donc le corps même du trauma : un locus scriptural travaillé. Grâce à l'écriture, le sujet peut liquider de la charge traumatique génératrice d'une rupture existentielle, d'une fracture psychosociale.

Traumatic memories are the unassimilated scraps of overwhelming experiences which need to be integrated with existing mental schemes, and be transformed into narrative language. [...] The story can be told, the person can look back at what has happened; he has given it a place in his life story, his autobiography.<sup>21</sup>

La narration du trauma permet au sujet de retrouver sa trame historique, et donc à se retrouver un sens existentiel, une place dans la société. En transformant les schèmes (mémoires) du trauma en un script travaillé, le sujet reprend contact avec la partie de son corpus historique qui jusque là se manifestait sous forme de souvenirs incompréhensibles involontairement répétés. « Yael Danieli speaks of the importance of reclaiming the patient's earlier history in order to "re-create the flow" of the patient's life and restore a sense of continuity with the past<sup>22</sup>. » Créer le

---

<sup>20</sup> C. Caruth, *Unclaimed Experience*, p. 4.

<sup>21</sup> B. van der Kolk et O. van der Hart, « The Intrusive Past : The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma », in C. Caruth *Trauma : Explorations in Memory*, 1995, p. 158-182, ici p. 176.

<sup>22</sup> Y. Danieli, « Treating Survivors and Children of Survivors of the Nazi Holocaust », in *Post-Traumatic Therapy*, ed. F. Ochberg, p. 286, cité dans J. Herman, *Trauma and Recovery*, p. 176.

traumatocript, c'est écrire le désir de saisir l'incompréhensible. Le paradoxe qui surgit est alors celui d'un script qui naît de l'échec de la parole, d'une mutité envahissante qui fige le corpus mémoriel du sujet dans un lieu hors de son histoire, hors de sa compréhension existentielle et qui, par la transformation scripturale de celui-ci, suture la déchirure traumatique inaugurale et rétablit un sens au parcours existentiel du sujet.

En d'autres mots, « the emphasis on traumatic textualities, in this sense – on texts whose significance lies in part in their cognitive indigestibility – has helped to hold open an important area of interdisciplinary exchange [...] »<sup>23</sup>. » Ainsi, le plus important est de délier le réel traumatique par l'aménagement narratif pour mieux voir de quelles façons le sujet, d'abord incapable de nommer la trop grande blessure, donne un sens au non-sens traumatique ; c'est ainsi qu'il appréhende l'impact psychosocial du trauma, qu'il noue les fils rompus de son histoire. Si le sujet vit une fracture psychique et sociale et un sentiment de non-existence, nous le pensons primordial de voir comment le sujet, par l'entremise de la narration, intériorise, dans un premier temps, la négativité de l'événement traumatique pour, dans un deuxième temps, parvenir à en liquider la violence. Dans ces conditions, comment transforme-t-il cette histoire décousue, déniée de sens logique, en un récit compréhensible, révélateur d'une thérapie réussie?

*Le paysage littéraire contemporain : la « scriptothérapie »<sup>24</sup>*

Maintes études démontrent les effets bénéfiques de l'écriture d'événements douloureux, tant dans la sphère privée (abus sexuel, inceste), que dans la sphère publique (trauma de guerre). Ils semblent s'entendre sur un phénomène relatif à la réaction du sujet dans l'après-coup de l'événement traumatique : l'impossibilité de le dire, d'en parler. Un regard rapide sur le paysage littéraire contemporain (Sylvia Fraser, Audre Lorde, Camille Lorence) suffit

---

<sup>23</sup> Greg Forster, « Freud, Faulkner and Caruth : Trauma and the Politics of Literary Form », dans *NARRATIVE*, Ohio, vol. 15, no. 3, octobre 2007, Ohio State University, p. 260.

<sup>24</sup> C'est le terme employé par S. Henke, *Shattered Subjects : Trauma and Testimony in Women's Life-Writing*, New York, St. Martin's Press, 2000, p. xii.

pour constater ce qui est devenu une évidence : la floraison d'écrits sur le trauma personnel. Ces textes, qui relatent l'indicible trauma dans le but de s'en libérer<sup>25</sup>, constituent une preuve incontestable de l'importance de l'écriture dans le processus thérapeutique. C'est justement sur cette nécessité d'écrire (publier) que nous nous pencherons dans la présente étude, plus spécifiquement sur deux œuvres d'Annie Ernaux qui traitent du trauma de l'avortement qu'elle a subi en 1964, à l'âge de 23 ans.

Alors que maintes études ont été consacrées, concernant les textes d'écrivain(e)s contemporain(e)s, à la nécessité d'écrire le trauma comme moyen thérapeutique ou curatif, peu de travaux se sont intéressés à mettre en relief la notion de réécriture du trauma de l'avortement chez Annie Ernaux. Or, chez elle, la répétition d'une même trame historique est un schème fondamental puisqu'elle publie, en 1964, le roman *Les armoires vides* et, en 2000, le témoignage autobiographique *L'Événement*. Si, chez elle, la nécessité de répéter pour mieux comprendre le trauma se transpose dans la narrativisation en double d'un même événement traumatique indicible (l'avortement), c'est qu'il n'est pas suffisant que ce dernier soit écrit une seule fois : il nécessite une réécriture, une duplication scripturale. C'est à partir de cette constatation que nous nous proposons de penser la nécessité de réécrire le trauma comme moyen de le gérer. Dans un premier temps, nous tenterons de faire ressortir quelques éléments caractéristiques d'une première tentative d'écriture (notamment explicités par Herman et Caruth), dont le but est de permettre au sujet de recoller les morceaux de la fragmentation traumatique. Mais, nous nous poserons aussi une question fondamentale : dans quelle mesure une seule écriture serait-elle insuffisante ? Comment et pourquoi la narration répétée d'une même trame historique nous permet-elle d'affirmer que le sujet puisse vivre une élaboration plus complète ?

---

<sup>25</sup> Par exemple, nous pensons au récit de Sylvia Fraser qui raconte le trauma de l'inceste père-fille : « Now I close my father's coffin.... Now I am flying,... a seabird on its way to the ocean.... My other self is dead. My father is dead. The king is dead.... Now I close the coffin, truly close it. », *My Father's House*, p. 242.

*Écrire le trauma : une cure incomplète*

Plusieurs critiques se sont entendus pour dire que l'avortement dans *Les armoires vides* représente la déchirure sociale de Denise Lesur. En effet, Bacholle-Bošković<sup>26</sup> confirme que la grossesse de la jeune narratrice âgée de 23 ans représente un atavisme de classe, atavisme qu'il prouve en citant le roman à l'étude où figure la réaction de la mère de Lesur après que sa fille lui ait avouée son secret :

« [...] T'es allée aux bois! » Elle m'a frappée, deux gros coups de poing dans le dos. Le père Forain lorgnait par l'embrassade de la porte. [...] Plus un endroit de propre et de libre, elle m'a arrachée, brandie toute nue dans la cuisine, écorchée de morale de haut en bas.<sup>27</sup>

Ce que Bošković a pu signaler c'est l'importance de l'impact des institutions sociales (famille, religion) dans le processus de répression et de déchirure sociale que vit la narratrice. Cependant, sa critique néglige de montrer dans quelle mesure la narration en soi du trauma – adjuvant principal de la décharge traumatique – performe l'acte de libération. Car, si le récit parle de l'avortement et que ce mot avortement, qui vient du latin *aboriri*, dont l'antécédent *ab-* suivi du suffixe *oriri*, signifie le contraire de naître, c'est-à-dire mourir, c'est que le texte se doit d'être l'expérimentation de ce meurtre. D'autres critiques, tel que Delvaux, le précise en disant que « l'avortement doit devenir écrit, et l'écrit avortement<sup>28</sup> ». S'il est vrai alors que ce roman, qui figure comme la première narration du récit de l'avortement, met en scène la déchirure sociale comme véritable menace à l'intégrité du sujet (Lesur), c'est aussi parce que la narratrice ressent sa grossesse – et l'avortement qui suivra – comme un châtiment social, comme « le vieux péché inclassable, no mortel ni véniel, innommable, mélange de sale vicieuse [...], rêveries molasses pendant l'école et surtout, mes parents, mon milieu de boutiques

<sup>26</sup> M. Bacholle-Bošković, « Confessions d'une femme pudique », *French Forum*, vol. 28, no. 1, hiver 2003, p. 91-109.

<sup>27</sup> A. Ernaux, *Les armoires vides*, p. 147 cité dans M. Bacholle-Bošković, « Confessions d'une femme pudique », p. 100.

<sup>28</sup> M. Delvaux, *Histoires de fantômes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 115.

cracras<sup>29</sup> », qui l'oblige à se haïr, à détester son corps, à se figer dans des souvenirs qui répètent cette haine profonde pour soi. Étant donné que la narration révèle une trame historique décousue, comme c'est le cas dans ce roman, une cure complète ne peut pas avoir eu lieu. C'est ce que Judith Herman précise lorsqu'elle parle de la nécessité de retracer plusieurs fois l'événement *traumatogène*:

Reconstructing of the trauma story begins with a review of the patient's life before the trauma and the circumstances that led up to the event. [...] The next step is to reconstruct the traumatic event is a recitation of fact. [...] The narrative includes not only the event itself but also the survivor's response to it and the responses of the important people in her life [...] [r]econstructing the trauma story begins with a review of the patient's life before the trauma and the circumstances that led up to the event<sup>30</sup>.

Pourtant, ce qui ressort le plus de cette première reconstruction de la scène traumatisante dans *Les armoires vides* c'est l'absence d'un sujet qui narre une volonté d'intégration de la scène traumatique dans sa trame historique. Ce premier récit de l'indicible est un lieu « où quelque chose n'a pas été réglé puisque l'auteur a ressenti vingt-six ans plus tard le besoin d'écrire de nouveau sur cet événement<sup>31</sup> ». De plus, et Herman le précise, après avoir travaillé avec plusieurs victimes de trauma qu'il faut, pour mieux liquider la charge traumatique, retravailler l'histoire du trauma, jusqu'à temps qu'elle soit révélée dans son intégralité. Or donc, la plus grande partie du roman d'Annie Ernaux est consacrée aux souvenirs d'enfance et d'adolescence de la narratrice Lesur. La scène de l'avortement, jamais entièrement intégrée dans la narration, ne figure que sporadiquement. Plutôt, la voix narratrice du roman appartient à Denise Lesur qui, en train d'avorter dans sa chambre de la cité universitaire, remonte en arrière pour procéder à une anamnèse de sa vie de petite fille « d'épiciers-cafetiers, allant à

<sup>29</sup> A. Ernaux, *Les armoires vides*, p. 87.

<sup>30</sup> J. Herman, *Ibidem.*, p. 176.

<sup>31</sup> M. Bacholle-Bošković, « Confessions d'une femme pudique », p. 99-100.

l'école privée, faisant des études supérieures<sup>32</sup>». Enfin, ce qui signale davantage l'incomplétude thérapeutique c'est l'*excipit* qui se clôt avec le début de l'avortement : « Les bouteilles de cidre travaillaient à la canicule, les fusaient, ça moussait jaune sur la terre de la cave. [...] Je ne voudrais pas crever. La concierge est toujours en bas, le dimanche, à la Cité<sup>33</sup> » : une ouverture, ou blessure encore béante, car incompréhensible, qui nécessite un retour scriptural.

### *Réécrire le trauma : une cure plus complète*

Malgré le fait que le roman témoigne d'une incomplétude thérapeutique, les études ernaliennes ont négligé de montrer comment le dispositif narratif témoigne de cette insuffisance. Alors que notre projet vise moins à contourner les critiques ernaliennes, il désire montrer en quoi le dispositif formel de cette première écriture de l'avortement se donne à lire comme la gestion incomplète du trauma. Il est désormais impossible de considérer *Les armoires vides* sans *L'événement*<sup>34</sup>. Écrit trente-sept ans après l'avortement, ce récit autobiographique met en scène les quelques semaines qui ont précédé l'opération en plus de dévoiler en détail la scène elle-même. En effet, il y dans ce deuxième traumatocript une volonté de revoir le trauma de l'avortement jusqu'au bout comme si la réécriture d'un événement traumatogène confère au sujet la possibilité d'aller au-delà de la blessure, de la déchirure psychosociale. Ernaux précise, en citant Yûko Tsushima dans l'exergue de son témoignage autobiographique : « Qui sait si la mémoire ne consiste pas à regarder les choses jusqu'au bout.<sup>35</sup> » Penser la mémoire, selon Ernaux, consiste alors à revisiter l'espace mémoriel par l'interférence scripturale répétée. De ce premier constat résulte le questionnement suivant : comment *L'événement*, ou la réécriture du trauma de l'avortement, dans sa production d'une narration visant la compréhension plus globale de l'indicible, module-t-il le processus de catharsis, cicatrise-t-il la blessure du trauma, arrive-t-il, enfin, à rallier le compréhensible à

<sup>32</sup> A. Ernaux, *L'écriture comme un couteau, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003, p. 26.

<sup>33</sup> A. Ernaux, *Les armoires vides*, p. 181-82.

<sup>34</sup> A. Ernaux, *L'Événement*, 2000.

<sup>35</sup> A. Ernaux, *L'événement*, p. 9.

l'indicible. L'incapacité de faire le deuil du trauma peut être renversé par l'écriture, mais plus encore par la réécriture. Par conséquent, la retranscription du trauma, qui se confirme par l'élaboration du récit *L'Événement*, confirme la déficience d'une narration unique du trauma. Afin que la gestion se fasse de façon plus complète, la narration doit inclure une reconstruction plus détaillée de l'événement, comme c'est le cas dans le récit en question. C'est grâce au réinvestissement narratif que le sujet est capable de comprendre l'ineffable événement. Le script qui prend forme articule une esthétique psychanalytique dans laquelle une production artistique est une réponse (curative) probante tentant de remédier aux symptômes du trauma qui sont des obstacles d'ordre existentielles au sujet.

Notre travail s'inscrit dans une perspective lexicologique, sémantique et narratologique et s'interroge sur l'esthétique du *trauma narrative*, mais plus encore de la nécessité de le réécrire. Elle tâchera de montrer comment, au travers de la reprise du contenu et de la forme de ce témoignage autobiographique, se dégage l'expression d'une gestion plus complète du trauma. Ce que nous entendons par « gestion plus complète » n'est que la volonté du sujet à se réapproprier l'histoire indicible dans une trame historique qui fait preuve de suture individuelle, collective et idéologique. Ce sont les trois éléments caractéristiques d'une narration qui, selon Herman et tant d'autres, mobilise plus efficacement la liquidation de la charge traumatique, et ce sont ces trois éléments qui se retrouvent dans le témoignage autobiographique d'Ernaux. En effet, le témoignage, qui vient du mot latin *testis* qui signifie « témoin », est une déclaration de ce qu'on a vu, entendu, perçu, servant à l'établissement de la vérité (attestation, rapport, marque, preuve) personnel et collectif. Ainsi, *L'Événement* sera étudié comme une réécriture testimoniale du trauma – la tentative plus complète de gestion – qui s'ouvre vers la collectivité et qui tente de retrouver un sens pour et par l'Autre. Ernaux précise à cet effet:

Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible *et de général*,

mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres.<sup>36</sup>

Le sujet ne se remet pas de sa déchirure grâce au renfermement narcissique ; le témoignage l'oblige à se déprivatiser, à intégrer le corpus mémoriel du trauma dans l'histoire humaine, à offrir un corps-texte qui fait parler l'indicible. « The bearing of testimony can thus be seen as both cathartic, healing ritual and a way of giving *meaning* to, and therefore as a *reframing* of the individualized pain : the private pain is transformed into political or spiritual dignity<sup>37</sup>. »

L'étude de la construction de cette narration soulèvera plusieurs questions, notamment sur la méthode de l'élaboration tripartite (individu-collectivité-idéologie). Ce travail s'appuiera sur cette théorie en l'utilisant non pas comme une grille de lecture, mais bien comme un mode de pensée et d'analyse. Il tentera de prouver en quoi la reprise d'une même trame historique, d'un même événement, dans le but de le retranscrire autrement, facilite la liquidation plus complète de la charge traumatique. Cette réussite sera concrétisée par l'expression d'un sujet dont la volonté est de réécrire son histoire, de se réécrire une histoire plus cohérente, de se *historiciser*. Il sera question de voir comment le dispositif narratif du témoignage nous permet de dire que le sujet, Ernaux, gère le trauma de façon plus complète? Est-ce parce que le récit est plus tardif, plus réfléchi? Si « [l]a pratique du témoignage, des récits de rescapés aux romans très contemporains, est là pour donner à voir des faits, les rappeler à la mémoire collective, les faire revivre au cours d'une expérience textuelle parfois traumatisante<sup>38</sup> », comment performe-t-elle l'acte de libération du sujet?

\* \* \*

---

<sup>36</sup> A. Ernaux, *L'événement*, p. 112.

<sup>37</sup> I. Agger et S. Jensen, « Testimony as Ritual and Evidence in Psychotherapy for Political Refugees », p. 116.

<sup>38</sup> M. Bornand, *Témoignage et fiction. Les récits des rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Librairie Droz, 2004, p. 228.

En somme, nous tâcherons de prouver dans notre mémoire de maîtrise, que l'écriture répétée d'un même schème thématique travaille plus efficacement le processus de réintégration de la mémoire du trauma. L'écriture est donc un médium thérapeutique privilégié grâce auquel le sujet espère sortir de l'anéantissement psychosocial causé par le trauma, mais la réécriture semble plus apte à permettre au sujet de retrouver la dimension de sa propre histoire, et par ce fait même se réintégrer dans l'Histoire, c'est-à-dire, se valider, valider son existence, son historicité.

Le deuxième chapitre de notre mémoire, offrira une analyse de la première trace scripturale du trauma de l'avortement telle qu'elle se montre dans *Les armoires vides*. Il s'agira, par exemple, de voir dans quelle mesure les traces psychonarratives s'organisent autour d'une narratrice/sujet (Denise Lesur) qui est psychiquement et socialement dévastée par le trauma indicible qu'elle relate. Nous nous référerons à deux textes de Gérard Genette, soit *Figures III* et *Nouveau discours du récit*, afin d'analyser la façon dont se structurent, entre autres, l'ordre (multiplicité des analepses et des prolepses), la vitesse (variations multiples du tempo narratif), la fréquence (l'importance de l'itératif), le récit de pensées (effervescence de niveaux discursifs enchevêtrés). Notre objectif sera de montrer comment la forme que prend l'écriture performe l'expulsion de l'avortement et, par ce fait même, cherche à produire une liquidation de la charge traumatique. De plus, les matériaux nécessaires à la configuration psycho-narrative du sujet seront puisés dans les différents textes du premier chapitre. Des textes traitant de la théorie de la négativité tels que ceux de Iser, Culler, Derrida dans *Languages of the Unsayable* seront également nécessaires à l'analyse du travail de gestion du trauma dans l'écriture (*trauma narrative*). En effet, notre objectif sera aussi d'analyser comment la thématique du rejet viscéral qui s'opère par et dans le langage (apophatique) du sujet lui permet de ne liquider qu'une partie insuffisante de la charge traumatique.

Le troisième chapitre nous permettra de nous poser la question suivante : qu'est-ce que la réécriture amène comme révélation que l'écriture n'arrivait pas à combler? Nous confronterons les topoï psycho-narratifs explicités dans les ouvrages théoriques précédemment cités pour prouver comment la gestion du trauma

s'opère de manière plus complète dans l'*Événement*. À cette fin, une étude des procédés narratifs nous sera fort profitable car elle démontrera que le contexte culturel du sujet se transforme en un processus qui facilite la compréhension de l'incompréhensible trauma. Encore une fois, les mots semblent être la seule technique que le sujet, cette fois-ci l'écrivaine Annie Ernaux, possède pour gérer l'emprise du trauma. Nous tenterons de prouver que la forme que prend la réécriture permet au sujet de colmater la brèche psycho-sociale instaurée par le choc du trauma de l'avortement. Le redéploiement des mots, la répétition travaillée et inscrite plus sobrement que dans le roman écrit antérieurement nous permettront de conclure que la gestion du trauma semble accomplie.

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS PRIMAIRE

Ernaux, Annie. *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000.

---. *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974.

### OUVRAGES THÉORIQUES

Barrois, C. *Les névroses traumatiques*, Paris, Édition Dunod, 1988.

Bornand, M. *Témoignage et fiction. Les récits des rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Librairie Droz, 2004

Caruth, C. *Trauma : Explorations in Memory*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1995.

---. *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.

Chidiac, N. « Trauma et créativité : exemple de l'atelier d'écriture », *Traumatismes psychiques : prise en charge*

*psychologiques des victimes*, Elsevier, Masson, 2007, p. 169-179.

Danieli, Y. « Treating Survivors and Children of Survivors of the Nazi Holocaust », in *Post-Traumatic Therapy*, ed. F. Ochberg, p. 278-94.

Forter, G. « Freud, Faulkner and Caruth : Trauma and the Politics of Literary Form », dans *NARRATIVE*, Ohio, vol. 15, no. 3, octobre 2007, Ohio State University, p. 259-285.

Freud, S. « Manuscrit E » [1894], In. *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979

Freud, S. et J. Breuer. *Anna O : études sur l'hystérie*, Paris, Hatier, 1990.

Henke, S. *Shattered Subjects : Trauma and Testimony in Women's Life-Writing*, New York, St. Martin's Press, 2000

Herman, J. *Trauma and Recovery*, New York, Basic, 1992.

Hérodote. *Histoire*, trad. du grec par Larcher ; avec des notes de Bochart, Wesseling, Scaliger [et al.], Paris, Charpentier, 1850, t. 2

Janet. *Psychological Healing* [1919], vol. 1, trad. E. Paul et C. Paul, New York, MacMillan, 1925.

Merleau-Ponty, M. *Sens et non-sens*, Paris, Nagel, 1947.

Morfaux, L. – M. *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Paris, Armand Colin, 1980

Ranty, Y. *Les somatisations*, Paris, L'Harmattan, 1994.

van der Kolk, B. et O. van der Hart. « The Intrusive Past : The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma », in C. Caruth *Trauma : Explorations in Memory*, 1995, p. 158-182

## OUVRAGES CRITIQUES ET AUTRES

- Bacholle-Bošković, B. « Confessions d'une femme pudique », *French Forum*, vol. 28, no. 1, hiver 2003, p. 91-109
- Delvaux, M. *Histoires de fantômes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005
- Ernaux, A. *L'écriture comme un couteau, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003.
- Fraser, S. *My Father's House*, Time Warner Books UK, 1989.